

Québec français



Les couleurs de l'innocence

Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Boréal/Seuil, Montréal, 1992, 127 p.

Gilles Dorion

Number 88, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44583ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorion, G. (1993). Review of [Les couleurs de l'innocence / Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Boréal/Seuil, Montréal, 1992, 127 p.] *Québec français*, (88), 107–107.

LES COULEURS DE L'INNOCENCE

Le titre de la première œuvre de fiction de la journaliste Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, nomme le personnage principal et situe l'intrigue dans la linéarité d'un espace-temps défini, trois points principaux à retenir de ce roman d'une rare densité, en plus de la séduction envoûtante de l'écriture.

Les acteurs

Ce qui paraît présenter des esquisses se confirme dans une somme de portraits habilement dessinés, dont le premier crayon se trouve renforcé de multiples traits, finement burinés. Marie, par sa recherche assidue de l'Autre, femme (Corrine) ou homme (Ervant), forme le nœud des relations interpersonnelles de la petite ville ouvrière où elle exerce le métier d'enseignante. C'est d'ailleurs par son regard perçant et perspicace, – bien plus, en somme, que par celui de la narratrice dont on est porté à croire qu'elle est le dédoublement, – que l'on voit évoluer les gens de ce pays minier, que l'on suit leurs loisirs simples, les promenades autour d'un lac pourri par les acides, le sirotement abrutissant de la bière, des rencontres souvent anonymes. S'animent d'une vie au rythme lent, dans la ville prison, non seulement les trois personnages nommés, mais aussi des figurants, tous bien typés, quoique brièvement, qu'il s'agisse de Pietro, le mari cocu, de Diane, victime d'un père incestueux, d'autres étudiantes, telles Berthe et Madeleine, au sort prédestiné, d'un libraire anglophone/phile, de l'organiste de la paroisse, surprise dans la sacristie « à lisser les surplis et humer l'encens froid, déboutonnée et hagarde » (p. 81). Tous, ou presque, sont des êtres taciturnes, renfermés dans leur silence, solitaires, étouffés par une ville à l'atmosphère obscène et dissolvante, aux édifices aveugles. S'enchevêtrent sans s'embrouiller plusieurs histoires individuelles, tirées de l'anonymat de cette ville en décomposition, dont la narratrice offre des descriptions d'une étonnante abondance de détails vus et sentis en même temps qu'elles sont accompagnées d'observations fines aux frontières de la critique sociale.

L'intrigue

L'intrigue, qui peut sembler mince, « une histoire qui se résum[e] à si peu » (p. 114), se nourrit de tranches de vie de gens d'ailleurs, de ces immigrants venus d'au-delà des mers chercher du travail à la mine. Marie, déjà prisonnière de la ville à 20 ans, passe ses loisirs dans le « parc figé par la poussière » (p. 11) à tricoter on ne sait quoi en attendant de rentrer à la maison y rencontrer son fiancé à peine accepté par la mère. De son travail d'enseignante la narratrice ne parle guère sinon pour souligner de quelques traits incisifs des « filles qu'on avait piégées » (p. 50) : Berthe au couvent, Madeleine enceinte, Diane terrorisée par son père. Comme les autres, Marie cherchera à se caser dans un mariage sans passion avec Ervant dont elle savait déjà « qu'elle s'arrangerait pour vieillir loin de lui » (p. 104). Ainsi s'étire vers l'automne un été sec, que tous s'ingénient à traverser le plus discrètement possible. Marie épouse ce rythme lent, suit l'été, pour se retrouver mariée avec Ervant, qui a beaucoup d'yeux pour les autres femmes et qui a raconté un jour l'histoire étrange de sa rencontre viennoise avec Fatima. Fatima, une fillette de 8 à 10 ans, l'avait piégé, lui, l'homme perdu dans sa solitude, elle, une mendiante flétrie précocement par le vice enseigné par son père. Marie, en quelque sorte subjuguée par Corrine, – à la suite d'un incident banal – une éraflure subie près du lac empoisonné par les acides qui s'échappent du Château d'eau –, désabusée par les événements de sa vie, retrouve Corrine enceinte d'un enfant qui n'est sans doute pas de Pietro, qui adopte le suicide comme solution. Et la vie continue, terne comme avant. À vrai dire, les hommes jouent un rôle souvent effacé, humble, tant les hommes de ce pays que les étrangers, et qui confirme la théorie « des fausses femmes fortes que dominent des faibles, caractère commun d'une nation elle-même asservie » (p. 115). L'intrigue se déroule principalement dans cette ville minière brûlée par les acides : « L'école, la maison, le parc » (p. 88), pour Marie, la mine et la

taverne pour les hommes, l'hôtel Union (!) pour les amours illicites, l'église, qui va flamber comme une torche, désacralisée par l'anticléricalisme de Marie (ou de la narratrice ?), symbole qui hante de nombreux romans québécois. L'intrigue s'enrichit d'échappées sur Vienne (Ervant et Fatima), Odensk (Ervant, sa mère, sa famille) et New York (le voyage de noces), quatre espaces, avec la ville minière, chargés d'espoirs et de tristesse, d'illusions et de désillusions, une fois transgressée l'innocence.

L'écriture

Ce roman offre un plaisir de lecture extraordinaire, nonobstant la tristesse du récit. L'intensité et l'acuité du regard se manifestent dans un style singulier, unique, souvent métaphorique, où portraits et descriptions, denses et concis, se concentrent dans un choix très sélectif de détails, ornés d'une profusion de couleurs, transmis par des phrases souvent nominales. La phrase, fréquemment fondée sur la parataxe, offre une fluidité continue s'accordant au rythme égal de l'été que les personnages ont tenté d'exorciser, entre autres Marie, d'un été à un autre. De plus, la ponctuation, recherchée, met en évidence, d'une façon fort efficace, une foule de notations rapides mais révélatrices de la pensée des acteurs ou des observations de la narratrice omnisciente. Soulignons, enfin, la richesse ou, mieux, l'exactitude d'un vocabulaire choisi et le dynamisme de la phrase que marque l'emploi des verbes au mode actif. Une véritable leçon d'écriture !

En somme, une histoire d'une infinie tristesse, mais embellie par un style superbe. Lisez ce roman : vous souhaiterez en lire d'autres de Lise Bissonnette.

Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Boréal/Seuil, Montréal, 1992, 127 p.